

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 17 (1911)

Artikel: J. G. Zimmermanns Brief an Haller : 1767-1775
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 206: Brief Nr. 206
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

206.

(Bern Bd. 29, Nr. 105. — Frensdorff S. 187.)

Ne soyés pas surpris, Monsieur et très gracieux Patron, de mon silence. Avec une santé ruinée, avec une constitution cassée, avec un cœur navré par la tristesse on n'est plus en état d'entreprendre quoi que ce soit, à moins qu'on y soit forcé par des coups d'étrivière. La douleur est l'unique signe par lequel je reconnois encore mon existence. Condamné dans un âge si peu avancé à mourir dans un pays étranger, n'ayant aucune esperance d'en sortir, ne prevoyant plus aucun bonheur terrestre, vous sentés bien que mon ame doit avoir perdu tous ses ressorts.

Je ne vous ai cependant pas moins felicité dans mon cœur du parti sage que vous avés pris de vivre et de mourir dans votre Patrie. Si j'avois scu combien il en coute à l'âge de 40 ans déjà de changer toutes ses habitudes et de mener une vie totalement opposée à celle qu'on a mené auparavant, j'eusse preferé mon humble situation à Brugg aux vanités les plus magnifiques du monde. Vous eussiés été malheureux à Gottingue; tous vos revenus auroient à peine suffi à vos depenses, et votre famille n'en auroit pas eu un cruche de profit, si j'excepte la pension destinée à Madame votre Epouse. Vous auriés eu de collegues jaloux, tracassiers, indomptables, et à leur tête votre ancien ami M. Michaelis. M. le Premier Ministre auroit à la verité été aussi bon qu'il a toujours été, mais avec sa mort vous auriés du moins été exposé à des changements dont il est très incertain, s'ils vous eussent fait plaisir. Aussi n'ai-je jamais cru que vous pensiés serieusement de

revenir à Gottingue, malgré les protestations que j'ai toujours fait pour le contraire. Votre refus final surprit M. le Premier Ministre surtout à cause de l'équivalent qui vous fit rester à Berne ; je repondois que les larmes de votre famille et le cri de votre Patrie vous forçoient de rompre le doux lien qui en tout tems vous avoit attaché à Gottingue. Le Roi par contre a repondu à notre Ministre qu'il avoit toujours pensé que vous resteriez à Berne. M. le Premier Ministre me dit qu'il falloit faire bonne mine à mauvais jeu, aussi continue-t-il à vous consulter sur les affaires de l'université et en particulier de la société des sciences, et il le fera jusqu'à la fin de sa vie. Quant à votre pension vous n'avez pas la moindre chose à risquer.

N'ayant aucune correspondance à Berne j'ignore les changements qui se sont fait dans votre position, et ce que L. L. E. E. exigent de vous pour les 400 Ecus qu'elles vous donnent. J'ai bien vu la copie du memoire du senat de santé que vous avez communiqué à M. le Premier Ministre. Quoiqu'il en soit je felicite ma Patrie de vous avoir retenu, de vous avoir forcé d'être heureux à son service. Vous ferés assurément les plus grandes et les plus belles choses, si on vous laisse faire.

Je scai que M. Langhans est de retour à Berne et que M. Herrenschwand y s'est établi; je scai aussi que les absents ont toujours tort, ainsi je ne m'attends à aucune ouverture favorable du coté de Berne, ni pendant la guerre avec les Turcs ni après. Mes pretendues satires n'ont pas empeché plusieurs seigneurs de Berne à se faire guerir ou traiter par

moi; et à m'en recompenser très genereusement. Mais il est sur aussi que la seule chose qui auroit du me valoir quelque encouragement à Berne, mon ouvrage sur la dyssenterie ne m'en a pas valu l'ombre, pas un mot, pas une syllabe de la part du senat de santé. Je renonce donc aux esperances par les quelles j'ai taché quelques fois à calmer mon desespoir. N'esperant plus rien dans le monde je n'y ai plus rien à perdre que la vie.

Mon Heimweh vous etonne. Il est vrai comme vous le dites que j'ai senti violemment les torts de ma patrie, la petitesse de mon theatre, celle de ses acteurs, et cependant je desire ici de n'être jamais sorti d'une ville sans talents, sans emulation, et sans conversation, puisque la somme des maux qui m'accablent ici est non seulement superieure à la somme des maux que j'ai souffert à Brugg, mais infiniment superieure à la somme des maux que j'ai souffert pendant tout le cours de ma vie. Ajoutés a cela que je suis très content du gouvernement de Hannover, que j'y ai des amis parfaits et respectables à tous egards, que je vis en paix avec tout le monde et que tout le monde vit en paix avec moi; que de très beaux yeux pleureroient si je quittois Hannover, et qu'un très grand nombre de gens sont touché de me voir deperir et tomber d'une infirmité dans l'autre.

Vous me dites, Monsieur et très gracieux Patron, que pour me preparer un rappel il faut être en action, pratiquer et ne pas s'abandonner. Vous savés ce que je pense de la possibilité d'un rappel; malgré cela je ne suis que trop en action et je ne pratique que trop. Mais il n'y a pas un seul de mes malades

où je n'aie eu une defaillance ou chés le quel la parole ne m'ait été coupée soit par des douleurs enormes, soit par une impossibilité dont je ne scai pas trop bien la cause. Cette pratique nombreuse et qui ne mene à rien est précisément ce qui tue l'ame et le corps.

Vous voyés l'etat pitoyable de mon ame; et je vous dirai l'etat de mon corps. Ajoutés à ces phenomenes dont mon corps et mon ame sont ecrasé alternativement que toute ma famille est presque constamment malade et que le desir constant de tous est d'être enfermé le plutot possible dans le même tombeau.

Un article de votre derniere lettre (du 4 Mars) me taxe d'irreligion. Ce n'est pas dans un Candide qu'il faudroit etudier le systeme du desespoir, dites-vous, il faut se croire l'enfant cheri d'un Dieu bon etc. J'avois dit l'hyver dernier à M. Tissot que rien au monde m'eveilleoit plus, et que mon unique ressource etoient les livres de devotion. M. Tissot me repondit que je devois lire Candide, Petron etc. et que si cela ne me reveilloit pas que j'étois perdu sans ressource. Je lui marquai encore que je m'en tiendrai à la bible, et je l'ai fait. Mais après avoir été 3 semaines au lit en Janvier et Fevrier il me vint un jour en idée de lire Candide que je n'avois jamais lu et que j'ai regardé comme un ouvrage amusant et detestable après l'avoir lu. Je marquai cette lecture à M. Tissot; il en conclut que mon esprit alloit mieux, et vous veniés après, Monsieur, me faire cette reprimande. Je vous raconte tout

cela naïvement puisqu'un homme qui n'attend et qui ne souhaite que la mort ne craint pas un autre homme; peut-être je vous offense en vous montrant le tort que vous m'avez fait, mais comme vous me survivrés de longtems il est juste qu'au lieu de vous inquieter après ma mort je rende temoignage à la verité pendant ma vie.

M. votre fils demande les noms des officiers du regiment des Dragons legers de la Reine. Les voici. Chef et colonel M. le generalmajor de Freytag. Lieutenant colonel M. Friedrichs. Major M. de Hattorf. Capitaines M. M. de Rorscheit, de Breimann, Luderitz, de Wangenheim.

En reponse de votre billet du 30 Avril je suis obligé de vous dire qu'avec un desir infini de vous rendre service en tout ce qui pourroit vous faire plaisir, je ne vois pas comment en qualité de medecin de S. M. B. à Hannover je pourrois faire vendre ici les arcanes de M. *Struve* apoticaire (si je ne me trompe à Lausanne) sans les connoitre, ou sans être intimement persuadé qu'ils surpassent tout ce que tous les medecins de nos jours connoissent de mieux contre les maux qui nous affligent. Si M. *Struve* peut me vendre autant de santé que j'ai eu à Brugg, je lui offre autant de Louis qu'il voudra et tous les services qu'il peut desirer.

Je finis cette triste lettre en vous priant d'en cacher le contenu à toute votre famille et à tout le monde en general, excepté à M. Tissot au quel je confie toutes mes peines. Ma mere et ma femme, malades et detruites par la tristesse depuis bien

longtems, vous offrent leurs tendres respects. Je suis etc.

Hannover 4 Juin (Jour de naissance du Roi et par consequent de jouissance generale)

1769.

Zimmermann.

Oserois-je vous prier, Monsieur, de faire parvenir cette lettre à mon ami Tissot sous votre couvert?

Qu'est-ce que c'est, je vous en supplie que ce projet d'endosser un professeur en medecine à l'academie de Lausanne, pour que M. Tissot renvoye sa Patente?

207.

(Bern Bb. 33, Nr. 123.)

En revenant le 10 Septembre de la Saxe j'ai trouvé la lettre cy jointe d'un ami auquel je dois la vie, et qui a été cette dernière année deux fois aux portes de la mort. Comme il s'agit de le delivrer d'un chagrin qu'il prend extrêmement à cœur je n'ai pas pu balancer un instant de vous écrire, Monsieur, en sa faveur, d'interceder pour lui et de vous supplier de vouloir bien lui accorder la grace qu'il vous demande. Le chagrin n'a eu que trop de part aux maladies horribles que M. *Meckel* a essuyé en Septembre et Octobre 1772 et au mois d'Avril, May etc. de cette année; aussi suis-je persuadé que vous le delivrerés de retomber aussi tristement que jamais, si vous voulés par quelques traits de plume remettre le calme dans son ame.

La reponse dont vous honorerés cette lettre, Monsieur et très gracieux Patron, sera un tresor pour moi, si vous pouvés y ajouter que vous vous portés